Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 44

Artikel: Souvenirs de 1817
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-193884

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Trente-unième année. N° 44. Samedi 4 novembre 1893.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT:
Suisse: un an . . 4 fr. 50
six mois . 2 fr. 50
Etranger: un an . 7 fr. 20

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au magasin **Monnet**, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS datent du *1er janvier*, du *1er avril*, du *1er juillet* ou du *1er octobre.*

Souvenirs de 1817.

Aujourd'hui que les récoltes sont entièrement rentrées, chacun constate avec satisfaction que, pour la plupart de nos contrées, la crise agricole qui nous a si vivement atteint pendant le courant de cette année, s'est considérablement atténuée.

La récolte des blés, des regains, des pommes de terre a donné des résultats satisfaisants; et grâce à quelques bonnes pluies, la dernière poussée d'herbe a permis de mettre le bétail au pâturage pendant plusieurs semaines, dès sa descente des alpages. Aussi bien était-ce avec un vrai plaisir qu'on entendait de tous côtés les clochettes égayer nos campagnes de leur gai carillon.

La vigne, dont la production exceptionnelle a dépassé toutes les prévisions, va verser des millions dans le pays.

Seul le foin a manqué, et nos animaux domestiques, auxquels on fait avaler toute espèce de choses à la place, ne sont pas très satisfaits de ce nouveau menu. Espérons que l'an prochain les planchers des granges craqueront sous le poids des fourrages et que, faute de place, on les verra s'élever en meules géantes autour des fermes.

Comme nos agriculteurs oublieront vite la crise de 93, et comme ces pauvres bêtes vont s'en donner à cœur joie.

Et d'ailleurs, qu'est-ce, je vous prie, que la crise de 93, comparée à celle de 1817. Ecoutez un peu les souvenirs personnels de M. le professeur Grangier, rédacteur des *Etrennes fribourgeoises*, souvenirs racontés il y a une douzaine d'années, dans une séance de la Société d'histoire:

« Le printemps de l'année 1816 se montra d'abord sous un aspect favorable à la végétation. Les productions de toutes espèces se développèrent heureusement et prospérèrent jusqu'au milieu du mois de juin, où des pluies froides et continues ralentirent ces belles espérances, et donnèrent aux agriculteurs des inquiétudes qui s'accrurent à mesure que la bonne saison s'écoulait dans une alternative de jours pluvieux, froids et souvent neigeux. Un horizon constamment chargé, même dans les plus beaux jours, n'accordait à la terre que des rayons de soleil pâles et insuffisants pour lui procurer la chaleur nécessaire à la fécondation des germes et des plantes.

Bientôt les récoltes languirent: les blés et généralement toutes les céréales diminuèrent à la floraison, qui ne se fit que très imparfaitement; elles végétèrent jusqu'au mois d'octobre, où on les coupa encore mal mûres, pour les dérober à la pluie et à la neige qui, en plusieurs endroits, couvrit l'avoine et l'orge, qu'il ne fut plus possible de récolter.

Les fourrages produisirent peu et la qualité fut mauvaise en raison de leur long séjour sur un terrain humide.

Les vendanges ne se firent que dans le mois de novembre; elles se bornèrent à recueillir, au milieu des frimas de l'hiver, quelque peu d'un raisin rabougri, mal mûr et gelé en bien des endroits. Les petits vignobles ne furent pas même vendangés, beaucoup n'ayant rien produit.

Les pâturages élevés restèrent couverts de neige; les troupeaux ne purent brouter que les parties inférieures des montagnes, où ils ne trouvèrent pas la nourriture abondante des autres années; ils souffrirent des pluies et du froid, et l'une des principales ressources des habitants des Alpes fut ainsi considérablement diminuée. Dès lors, il était facile de prévoir quelle serait la détresse du pays jusqu'aux récoltes de l'année suivante.

Les pluies avaient tellement enflé les torrents et les rivières, que partout leurs eaux étaient sorties de leurs lits. Le Danube, le Rhin, le Rhône, la Seine, la Loire, etc., débordèrent et enlevèrent aux cultivateurs de leurs rives les tristes restes d'une récolte échappée aux intempéries de la saison. La misère commença à se répandre dans ces contrées, et leurs infortunés habitants furent contraints de se procurer des secours chez leurs voisins qu'ils avaient coutume d'alimenter.

Tant de malheurs réunis ne tardèrent pas à plonger différents Etats dans le plus cruel embarras, les denrées s'élevant à des prix hors de proportion avec les ressources de la majorité de la population. Les gouvernements attentifs s'aperçurent qu'ils étaient loin d'avoir chez eux la quantité de denrées suffisante pour l'alimentation des peuples confiés à leurs soins. La Russie devint leur sauveur. L'abondance s'était répandue sur toutes les parties de ce vaste empire: c'est là qu'ils trouvèrent de quoi pourvoir à leur subsistance. Des convois de vaisseaux chargés de grains partaient journellement de ses ports, et apportèrent dans ceux du nord de l'Allemagne, de la Hollande, de la France et de l'Italie, les ressources qui nous manquaient.

Mais les frais d'un aussi long transport, ajoutés aux prix d'achat, portèrent ces grains à un taux exhorbitant, qui s'éleva sur les marchés jusqu'à 105 batz la mesure pesant 24 livres de 15 onces. Le pain fut taxé de 3½ à 4 batz la livre, terme moyen. Le vin, quelque mauvais qu'il fût, se vendait de 10 à 15 batz le pot. Les pommes de terre qui, dans nombre d'endroits, avaient été submergées ou gâtées par les pluies, montèrent jusqu'à 30 batz le quarteron. L'avoine se vendait au même prix; enfin toutes les autres denrées suivirent cette hausse.

Il est hors de doute qu'à des prix aussi élevés, une grande partie de la population n'aurait pu se procurer sa subsistance, sans la sollicitude des gouvernements de plusieurs cantons, qui avaient pourvu à ce que, dans toutes les communes, on établit des comités de bienfaisance. Là, des soupes, du pain et d'autres aliments étaient distribués à la classe indigente. Des établissements de ce genre furent fondés dans le canton de Fribourg, comme dans ceux de Vaud, de Genève, de Berne, de Neuchâtel, de Bâle, de Soleure, de Zurich, etc. Partout la sollicitude des gouvernements rivalisa avec la générosité et la charité des habitants de la Suisse.

Nous n'avons fait mention jusqu'à présent que des contrées de notre patrie où les ressources ont pu combattre la disette. Il n'en fut pas de même dans les cantons industriels, tels que ceux de Glaris, d'Appenzell, de Saint-Gall, où la classe manufacturière, étant la plus

nombreuse, n'a pu subvenir à ses besoins, vu l'état de nullité dans lequel l'industrie de ces pays était tombée.

La famine, dans ces contrées, succéda à la disette, traînant à sa suite toutes les horreurs qui l'accompagnent. Des villages entiers furent abandonnés. Leurs habitants, fuyant la terre ingrate qui ne pouvait plus les nourrir, se répandaient en troupes dans les contrées voisines avec le délire de la mort, cherchant des personnes compatissantes qui pussent soulager la faim dont ils étaient dévorés. Tous les efforts généreux des citoyens des villes environnantes ne pouvaient suffire aux besoins de tant d'affamés. Dans leur désespoir, les uns broutaient l'herbe naissante, d'autres déterraient les cadavres d'animaux pour en faire leur nourriture. Semblables à des fantômes, hommes, femmes, enfants, traînaient leurs corps pâles et défigurés dans les campagnes et sur les routes pour chercher ces mets dégoûtants et malsains.

Ce fut alors que M. Zollikoffer, pasteur de Saint-Gall, publia une brochure intitulée : *Appel aux Suisses*, etc., dans laquelle il rendait compte des maux sans nombre qui affligeaient ces contrées, et appelait en leur faveur les secours charitables des confédérés des autres cantons. L'appel de cet homme de bien fut aussitôt entendu : De tous les points de la Suisse, des secours considérables furent adressés aux comités de bienfaisance des cantons si affreusement éprouvés, dont les habitants furent ainsi arrachés à une mort presque certaine.

Ces moyens furent encore considérablement augmentés par la magnanime générosité d'Alexandre Ier, empereur de Russie, qui, informé de tant de malheurs, fit remettre cent mille roubles par son ambassadeur en Suisse pour le soulagement de ces mêmes cantons; ils le furent aussi par d'autres valeurs provenant de souscriptions recueillies dans plusieurs villes du nord de l'Allemagne et de Russie. Toutes ces sommes réunies formèrent un capital suffisant pour assurer l'existence de tant d'infortunés jusqu'aux récoltes de l'annee suivante. »

Au Cercle.

Un de nos lecteurs nous adresse les lignes suivantes :

Monsieur le « Conteur »,

Je ne puis résister au désir de vous raconter le petit incident qui s'est passé l'autre jour au cercle dont je fais partie. C'était neuf heures du matin, et je venais de m'apercevoir que mon portemonnaie, dont je m'étais servi la veille au cercle pour payer une consommation, n'était plus dans ma poche. Ma première idée fut que je l'avais oublié dans cet établissement, où je courus le réclamer. Il contenait au moins 80 fr.

— Dites-moi, fis-je au garçon, occupé à balayer le local, je dois avoir oublié ici mon portemonnaie, hier soir... N'avez-vous rien vu?

Et voulant se donner un air malin, il me répondit :

— J'sais pas, m'sieu... faudrait voir... c'est possible.

— Voyons, l'avez-vous, oui ou non? repris-je impatienté.

— Eh bien, oui, que je l'ai; tenez, le voilà tel que tel, je ne l'ai pas seulement ouvert.

— Très bien, mon ami, vous êtes un brave garçon.

Et je lui glissai une pièce de 2 fr. dans la main.

Alors tout rayonnant :

— Merci, m'sieu, merci!... Mais vous avez tout de même de la chance que je l'aie trouvé avant que ces messieurs viennent!

Cette ingénuité m'a paru assez comique pour égayer un instant vos lecteurs. Si vous en jugez autrement, veuillez la mettre au panier!

Agréez, monsieur le rédacteur, etc.

Un de vos lecteurs.

A toute femme en deuil.

Sous ce titre, un magasin de Paris qui a pour enseigne : *Au Camélia*, publie dans un almanach cette amusante réclame pour ses articles de deuil :

Parmi les magasins vantés de notre ville,
Je veux en chanter un dont le mérite est grand.
Et si je le distingue ici même entre mille,
C'est parce qu'entre mille il est au premier rang.

Mais qui donc ne connaît à ses panneaux d'ébène,
Ce magasin de deuil, malgré tout si coquet,
Où toute femme au jour du malheur est certaine,
En peu d'heures d'avoir un joli deuil complet.

On trouve au *Camélia*, choix sérieux, immense,
D'articles très divers pour deuil et demi-deuil.
Et de quoi contenter aussi bien l'opulence
Que celles dont le rang n'inspire pas d'orgueil

Vous avez le manteau, vous avez la fourrure,
La jupe, les bijoux, la robe et le chapeau,
Le long voile et le crêpe, ainsi que la coiffure,
Couronnes pour les morts et tout cela fort beau.

Cette maison depuis longtemps se recommande,
Par un assortiment d'étoffes de grand choix,
Et par les vêtements qu'elle fait sur commande :
Qualité, façon, coupe, elle a tout à la fois.

Dans ce grand magasin où coule bien des larmes,
Autant qu'on peut le faire on cherche à les tarir;
On conserve à la femme, et c'est juste, ses charmes,
Belle il faut qu'elle soit jusque dans le soupir

Oui, pleurez, honorez vos morts, c'est salutaire;
Mais ne négligez pas le reste pour cela,
D'autres êtres chéris sont encor sur la terre,
Et vous devez aussi des devoirs à ceux-là.

Habillez-vous en noir, c'est une mode sage,
Mais que ce soit toujours dans le suprême goût,
Au *Camélia*, madame, allez, je vous engage,
Pour deuil et demi-deuil, vous trouverez de tout.

Cein que c'est què lè menistrès et lè z'avocats.

Dou vilhio z'amis qu'avïont z'âo z'u recordâ einseimblio pè Lozena, dein lâo dzouveno teimps et que ne s'étiont pas revus du 'na vouarba, sè reincontront on dzo per hazâ et sè démandont coumeint cein va per tsi leu.

— Diéro as-tou z'u d'einfants? se ion fâ à l'autro.

— Y'é z'u dou valets.

— Ah bon! Et que font-te?

— Eh bin, y'ein a ion que prédzè la justice et l'autro que l'eimbrouillè.

Su la pliace d'armès.

On instruteu, on vilhio bordon, fasâi exerci on ploton su la pliace d'armès, découtè lè casernès, quand on sordâ sè met à cratchi perque bas.

— Qu'est-te que cein vâo derè, fâ l'instruteu ein vouâiteint lo gaillâ? veingtè-quatre hâorès dè salla dè police âo mimerô cinq, po avâi cratchi su lè reings; on n'est pas ice dein on sâlon! Garde à vous!

Lo bovâiron et lo sélâo.

On bovâiron qu'amâvè lo tsaud dâo lhì, ne poivè pas frou lo matin. Cein sè pâo assebin que cé pourro valottet avâi la frougne, que l'est qu'on est tant eintoupeuâ, qu'on n'est pas fotu dè sè lévâ quand bin on est on bocon reveilli. Et pi vo sédè qu'à cé adzo lé bouébo ont lo sono pésant et que pâovont laissi lo relodzo férè lo tor dâo cadran sein botsi dè sonicâ, et que lè faut reveilli s'on lè vâo férè lévâ.

On matin que lo maitrè dâo bovâiron ein quiestion étâi eimbétâ dé cein que l'étâi tant tardi, lo va criâ, et coumeint l'étâi on pou bordon, lâi fâ :

— Tsancro dè tsaropa que t'és, tâtse vâi dè tè dépatsi! n'as-tou pas vergogne dè restâ âo lhì quand y'a mé dè duè z'hâorès dè teimps que lo sélâo est lévâ!

Lo bovâiron, qu'étâi on petit bougro alleingâ, lâi repond, ein sè frottant lè ge :

— Eh bin, noutron maitrè, se lo sélâo sè lâivè devant dzo, grand bin lâi fassè; mâ por mè diabe lo pas que lo pu férè!

Beurre et pain.

Un boulanger achetait d'un paysan tout le beurre que celui-ci lui apportait.

Un jour, le boulanger exprima des doutes sur le poids des *matoles* de beurre, qui devaient peser trois livres chacune. Il se mit donc à les peser et, à chaque livraison, il constata plus ou moins de déficit. Enfin il perdit patience et porta plainte contre son vendeur.